

Le Quatorzième Mariage.

Les "à côté" de l'histoire, tous ces détails, tous ces traits de caractère, en quel que sorte, ces bavardages d'hommes ou de femmes, qui ont traversé les époques les plus troubles du temps passé, sont parfois oubliés de nos journaux, mais, souvent à court de "matière grise".

Le hasard d'une partie de ces yeux, récemment, sous les yeux, pendant la durée d'une longue et averse, les "Mémoires d'un monsieur qui, de à l'homme, avait assisté à la Révolution française, et, en quittant, en 1815, ce monde, n'aurait pas la publication de ses "souvenirs manuscrits" qu'après une période écoulée de cent ans, à l'été de sa mort.

C'est été, on en a eu de fréquentes preuves, la manie de beaucoup de ces braves ancêtres de se croire en possession de documents d'eux seuls connus, de les relater avec soin sur ces "parchemins" alors en usage, et d'y inscrire, en exergue, la phrase mystérieuse : "A publier... ans après ma mort."

Le poète a dit :

Qu'en sort-il souvent ?
Du vent...

C'est un peu, autant que j'ai pu m'en assurer, le cas des "Mémoires, pieusement conservés du château de N.... en Auge. Mais, dans tout ce fatras d'histoires, d'intrigues de cour et d'alcôve, j'y dénichai la narration, en assez alerte style, d'un mariage, comme il n'est plus que probable que l'on n'en fera plus et je ne révais pas au désir de le conter. Je ne laisserai, toutefois, aux noms propres que leurs initiales, à cette fin de respecter, pendant sept ans encore, la volonté de "de cujus".

Il était, une fois, une jolie femme de la cour de Marie-Antoinette. Elle s'appelait la marquise de R.... Intime avec la reine, elle avait fait partie intégrante du lot de gais lutrions, de qui l'esprit toujours en éveil, la vivacité perpétuelle, voire la légèreté, amusaient la "patronne" et la distraignaient de la prudence peu juvénile de son royal époux.

La reine morte, la marquise, qui avait un peu conspiré avec les ennemis du nouveau régime, se calfeutra dans son hôtel de l'île Saint-Louis, peu à peu abandonnée par ses amis et amies, qui avaient suivi à l'étranger les princes de leur maison.

C'est là que nous la retrouvons, en 1794, quelque quinze jours avant le 9 thermidor. Robespierre, la Commune de Paris et le Comité de Salut public mènent la vie dure aux représentants de l'ancienne noblesse, dont les têtes, depuis un an, tombent à jet continu sur l'échafaud. Le comte de B...., son dernier ami, lui a faussé compagnie et s'est réfugié à Genève. Elle a refusé de l'accompagner, dans la crainte d'être reconnue, s'estimant plus en sûreté à Paris que par les routes.

Car sa beauté est de notoriété publique; elle a près de quarante ans et n'en paraît pas trente. Réellement, Hanriot l'a rencontrée dans la rue.

—Tiens ! s'écriait-il, la ci-devant R....

Et il tentait de l'embrasser. Elle se pu s'échapper. Il l'a dénoncée. Aussi se cache-t-elle, sans s'en rendre compte, dans un trou de la rue, elle croit sincèrement que la Terreur a été faite contre elle et elle s'attend, à chaque saut de nouvelle, à son arrestation.

La voici dans son boudoir; les fenêtres sont closes; une quasi-obscurité règne dans ce salon, dont les lumières après tant de jours de fêtes, semblent à jamais éteintes. Songe-t-elle ? Sommeille-t-elle ? Non, elle écoute. Mais la rue est calme; elle soupire et passe, dans un geste de lassitude, sa fine et blanche main sur son front barré d'un large pli.

Soudain elle tressaille et se redresse. Une rumeur, vague d'abord, puis rapidement grandissante, monte.... Des cris, des injures, le pas martelé de soldats en marche.... Elle court à la fenêtre....

—C'est moi, murmure-t-elle, si folée, que l'on vient chercher !

Par un instinct du volier, elle distingue une double rangée de soldats, le snail au bras, encadrant une troupe de révolutionnaires déguillés criant et gesticulant de la pique, autour d'une charrette, où se pressent une quinzaine de condamnés à mort, parmi lesquels deux femmes. Des hommes elle en reconnaît deux et, la lèvre tremblante, se les nomme; une des femmes lui est inconnue; mais l'autre....

—Grand Dieu ! la comtesse de L.... ! la malheureuse !

Elle tombe à genoux. La charrette passe, la rue reprend sa solitude et son calme. La marquise se relève, épouvantée. La comtesse de L.... était une des plus aimées de Saint-Cloud et de Trannan.

—A quand mon tour ? gémit-elle.

Annoncé instant, le battant de la grande porte retentit. Elle se croit perdue.

—Mon Dieu ! Protégez-moi !

Le fruit d'une discussion lui parvient.... Les voix semblent élevées... Hubert, le valet fidèle, sans doute résisté.... Il vont le tuer.... On monte l'escalier.... Puis, elle n'entend plus rien, mais la porte du boudoir s'ouvre avec violence un homme paraît.

C'est un grand gaillard aux larges épaules, de qui la physionomie, autant qu'on peut juger, n'a rien de celle d'un frotteur publicain. Il s'arrête sur le seuil, puis, tout devant l'obscure silhouette, Hubert, muet, semble descendre, l'excuser de l'invasion qu'il n'a pu éviter.

La marquise, les cheveux en désordre, les yeux exorbités, le buste projeté en avant, est en proie à une folle terreur.

L'inconnu, cependant, perçoit à la fin une silhouette.

—La marquise de L...., c'est vous ?

Et se présentant :

—Jacques Fribourg, de Genève.... Vous connaissez le comte de B.... ?

—Alors ?

—Etes-vous muette ?

—Je viens de sa part pour vous sauver....

Et il lui tend une lettre.

Genève.... Le comte de B.... ce n'est donc pas Hanriot ?

La marquise retrouve quelque sang-froid.... Certes, elle le connaît, le comte de B.... Très bien en cour mais à peu près ruiné, il lui faisait, jadis, une cour très effrontée, qu'elle justifiait une beauté à peine effleurée par l'âge et qu'elle pliquait le besoin de réorganiser son blason.

Une amertume lui monte au cœur. Elle garde au comte une dent de son abandon. Maintenant qu'il est hors de danger, il pense à elle; il lui envoie un sauveur; il serait sans doute bien aise qu'elle s'allât partager avec lui les tristesses de l'exil et sa solitude....

Cependant, elle prend d'une main plus assurée la lettre que lui présente Fribourg. Elle fait un signe à Hubert qui entrouvre un volet et se retire avec discrétion, puis elle commence à lire.

Au fur et à mesure qu'avance la lecture, sa physionomie mobile s'emprempt d'un étonnement progressif, qui, à la fin se traduit par un regard et par une exclamation :

—Alors, vous venez de Genève pour m'épouser ?

C'était vrai. Voici ce que lui mandait le comte :

"Chère marquise, bien que je n'aie, depuis un siècle que je ne vous ai vue, mille choses à vous dire, je ne vous ferai pas un long discours je vous aime et je suis loin de vous.... Ayez confiance dans l'homme qui vous porte ce billet et qui a consenti, sur mes instantes prières, à faire le voyage de Paris, à cette seule fin de vous tirer des griffes de nos nouveaux maîtres...."

"Comment ? En vous épousant et en faisant de vous une citoyenne de la république helvétique. Mais, rassurez-vous, ce mariage, réel quoique "fictif", sera brisé par un divorce non moins efficace, dès que, saine et sauve, vous aurez mis le pied sur le territoire fédéral...."

Fribourg est coutumier du fait; c'est grâce à lui et à son idée de génie, que la comtesse d'A...., la duchesse de F...., entre autres, ont réussi à sortir de Paris et de France."

Fribourg, devant la figure éfardée de la marquise, ajoute quelques indications complémentaires.

—C'est une idée qui m'est venue et qui me rapporte gros. J'en suis à mon treizième mariage; j'ai les certificats les plus élogieux de la discrétion et de la loyauté dont je me suis fait une loi.... Si vous acceptez mon prix, madame la marquise, il en sera de vous comme de toutes ces dames qui, grâce à moi, ont banni toute crainte de se voir brutalement séparées de leur tête.... Mais il faut se presser....

Mais, si la tenace vision de l'échafaud est un levier capable d'a battre les plus vigoureuses résistances et pousse la marquise vers ce libérateur inattendu, la perspective du mariage lui laisse une incertitude.... Ne pourrait-il pas, ce sauveur de femmes, puisqu'il est certain du succès, la faire simplement passer pour sa femme, sans qu'interviennent les officiers de l'état-civil ?.... La duchesse de F...., la comtesse d'A...., que B.... lui donne pour exemple et, sans doute, comme un encouragement à vaincre des répugnances prévues, sont, l'une, fort mûre, l'autre, fort laide.... Mais elle ?

Fribourg, qui tend, à part soi, justice à la beauté et à la jeunesse relative de la marquise, devine sa pensée et se prend à rire de bon cœur.

—Ne vous effarouchez pas, madame.... Nous ne serons mariés que pour la forme, indispensable à Paris à Genève; mais il est de toute nécessité que vous endossiez la nationalité suisse, qui, est, en l'occasion, la seule sauvegarde efficace.... Je vous assure que vous n'avez rien à craindre en

acceptant ma protection toute provisoire.... Si les deux femmes que vous avez dû voir passer, il y a quelques instants.... A cette évocation de la charrette fatale, Mme de R.... trissonne et prend son parti.

—L'accepte-t-elle ?

Les accords sont vite conclus. La marquise estime supérieure à toute somme d'argent la valeur de sa propre personne. Puis, elle remet ses papiers à Fribourg, qui se retire en promettant de faire toutes diligences, et en lui recommandant de hâter ses préparatifs de départ.

Elle ne le voit que le 7 thermidor, au soir. Le mariage se fera le lendemain. Elle est prête.

—La crainte de poste sera devant votre porte à 6 heures, demain soir, nous partons en un voyage de noces, dit en riant Fribourg. Le comte de B.... est venu et vous recevra à la frontière.... Vous pourriez, vingt-quatre heures après, réclamer le divorce, auquel je ne ferai nulle opposition.... Cela demandera moins de temps qu'il n'en aura fallu pour nous marier....

Il aurait pu parler ainsi jusqu'au matin. Elle ne l'entend guère; elle songe; une émotion passionnée active les battements de son cœur. Et le comte timidement — elle ! timide ! — au travers de ses cils à demi-baissés, un regard vers ce jovial garçon, qui lui rend un service appréciable et ne réclame rien qu'une somme d'argent.

De fait, Fribourg n'a cure de sentimentalité. Il n'est ni "né" ni "éduqué". Il ne s'inquiète pas que ses successives épouses soient jeunes ou vieilles, laides ou jolies. Il n'est pas là pour les fadeurs, mais pour arrondir sa fortune. Il fait du commerce; il a organisé une entreprise de sauvetage et de transports pour femmes en danger de perdre définitivement la tête; il la leur sauve, elles le paient. Ni vu ni connu. A qui le tour ?

Mme de R...., malgré la gravité de la situation, ressent quelque dépit de cette indifférence, à laquelle nulle phase de sa vie ne l'a préparée. De toute évidence, le brave Fribourg la considère, non comme une femme, mais comme un objet fragile qui lui est confié pour le temps d'un voyage, et qu'il conservera près de lui, afin de lui épargner les accidents de route.

Mais, chez elle, la femme a précisément reparu; elle se prend à regretter la brièveté certaine de ce mariage forcé; elle rêve de coquetteries discrètes, d'allusions voilées à cette bizarre aventure qui jette une des reines de la mode et de la cour déchue aux bras — légaux, tout au moins — d'un homme qui tombe brusquement dans sa vie, qui ressemble si peu à la meute de ses habitués courtisans, et qui, par aventure, la trouble et l'émeut.

Car elle ne se le dissimule pas: la simplicité, la bonhomie dépourvue d'artifice et aussi la puissante musculature de l'enfant de Genève, l'impressionnent et... elle s'endort, heureuse et souriante, tout de suite envolée aux pays du Songe, où tous les hommes sont bons, joyeux et forts, sans qu'une Révolution les agite, sans qu'une guillotine les décapite.

Le 9 thermidor, devant quatre témoins à quarante sols l'un, l'officier d'état-civil de la section de l'île Saint-Louis déclare unis par les liens du mariage, Jacques Fribourg, citoyen suisse, et la ci-devant marquise citoyenne R.... puis M. et Mme Fribourg regagnent l'hôtel, au grand ahurissement de l'excellent Hubert, qui n'a pas éprouvé d'aussi grande surprise depuis le jour où il dit troquer contre sa chevelure naturelle la perruque poudrée, sous laquelle il croyait bien mourir.

Le soir, au lieu de la berline qu'elle attend, la "jeune" mariée voit arriver Fribourg. Il apporte d'imprévues nouvelles. Par ordre de Robespierre les portes de Paris sont fermées. On a découvert un complot, sans doute, fomenté par les partisans de l'ancien régime et toute la police est sur pied. Nationaux et étrangers sont consignés. Force est donc de retarder le départ.

Mme Fribourg ne se montre pas autrement émue de ce contretemps. Elle a, sans doute, son idée. Elle retient à souper son mari, qui mange bien et boit sec, parle de tout et de bien d'autres choses, sans même se douter que "l'objet fragile", dont il a accepté la garde temporaire, ait un cœur et que ce cœur ne demande qu'à glisser jusqu'au bout de la plus aristocratique des mains, à seule fin de le mieux offrir.

Et c'est tout ce qu'elle obtient. Ah ! ça, qu'est-ce donc que cet homme, extraordinaire et rare, qui regarde sans voir, écoute sans comprendre, et qui, maître, même momentanément, d'une jeune femme prête au sacrifice, reste obstinément fidèle à un engagement commercial et va loyalement coucher à l'hôtel ? Pour la première fois de sa vie, la marquise rencontre une résistance qui l'irrite, et cela, juste à l'instant où elle devine Mme Fribourg !

Le lendemain, c'est le 9 thermidor. Robespierre, soudain broyé avec la Convention, monte sur l'échafaud, délivré de la vie par ses anciens amis, qui tiennent

à la leur et redoutent le sort de Danton et de tant d'autres. Paris respire; les prisons s'ouvrent, les portes de la ville sont rendues à la circulation.

Fribourg accourt annoncer la bonne nouvelle à celle qui n'est toujours pour lui que la marquise de R.... Elle le reçoit avec son sourire le plus enchanter, le sourire des grands jours, celui auquel personne n'a jamais résisté; elle lui abandonne sa main qu'il vient de baisser gauchement et, les yeux dans ses yeux, elle lui annonce résolument son désir — étant donné les circonstances nouvelles de rester à Paris et.... de ne divorcer point.

Le Genevois, d'abord interloqué, se met à rire :

—C'est le mort du tyran, comme l'on criait dans les rues, qui modifie....

—Oui, répond-elle, en ce qui concerne notre départ.... Non.... quant au.... reste.... Madame Fribourg je suis, madame Fribourg à l'égard de rester.... avec toutes les conséquences de mon changement d'état civil.... Fribourg ouvre de grands yeux.

—Mais vous n'y pensez pas !

—Pardieu ! J'y ai longuement réfléchi.... et je suis décidé....

—Mais c'est impossible !

—Pourquoi donc ?

—Mais nos conventions ?

—N'est-ce que cela ?

—Puis, une patelle mégalomanie....

—Ceci ne regarde que moi....

Il comprend enfin, la regarde; et le est très sérieuse. Alors, il rougit, pâlit, ouvre la bouche comme pour parler, se tait; puis, se décidant :

—Si, du moins, nous n'étions pas mariés !

La marquise reparait et s'indigne :

—M. Fribourg !

—Eh ! oui, madame ! Sans ce mariage.... Mais mettez-vous à ma place.... Je ne peux pourtant avoir une femme à Genève et une femme à Paris !

Fribourg était marié !

L'historiette s'arrête là. Le manuscrit n'ajoute rien et l'on ne saura jamais ce qui suivit l'aveu du trop honnête Fribourg, mais j'imagine que, mieux éclairé sur la mobilité d'âme féminine, il aura dû, par la suite, mieux prendre ses précautions.

et comme un échantillon de son travail.

Tombeau dans le même style : 1200 francs.

—De son côté, un veuf avait fait inscrire, sur la pierre qui couvrait la tombe de son épouse, cette série d'annonces :

La mort imprevoyable m'a ravi ma chère femme, au moment précis où elle me donnait un fils pour lequel je cherchais une bonne nourrice, en attendant que je puisse trouver, pour passer à mon existence, une nouvelle épouse, jeune, jolie, possédant 50000 dollars, capable de m'aider et aussi de diriger l'important commerce de lingerie dont je vais lui donner les marchandises à bas prix, avant de transférer mon magasin dans la superbe maison que j'ai fait construire au n° 174 de la 12e avenue où me reste encore de magnifiques appartements, que je pourrai louer à d'excellentes conditions.

UN Vieux Brave.

Jadis — un jadis qui ne remonte pas bien loin — on ne recevait pas les Bleus avec tout le cérémonial d'aujourd'hui. Le quartier ne se mettait pas en tenue de gala pour fêter ses nouveaux habitants, et l'on n'était pas officiellement invité à leur tenir un langage d'usage. On les habitait, puis on les envoyait à l'exercice; un point, c'était tout.

En ce temps-là, on ne se croyait pas nécessairement obligé de faire, dès leurs premiers jours, aux rustiques ébahis, une "conférence morale" sur la "Nécessité des armées permanentes" qui prépare la suivante "sur la Patrie". Alors, ces choses n'étaient pas discutées, on ne songeait même pas qu'elles pussent jamais l'être.

Etait-ce le bon temps ?... Peut-être ou non.... C'était du moins celui où nous étions jeunes; alors.... Dans ce temps-là, nous savions rien de bon cour, et il y avait encore des types amusants.

Ah ! qu'ils étaient parfois drôles, ces vieux soldats de 70, qui avaient gagné l'épaulette à la guerre et qui, à la force du poignet, étaient parvenus au 3e, au 4e galon !.... Quand je songe à ces disparus, je reviens aussitôt à la figure rébarbative, terrible, ramollesque, de l'excellent homme qu'était le commandant A.... Et quand, avec la régularité du cours des saisons, reparaissent les bûes, je me remémore son entrevue avec la recrue Massenet.

Les jeunes soldats étaient arrivés depuis un mois. Ils commençaient à savoir manier leurs armes, et, avec la précipitation un peu comique dont fait trop souvent preuve le commandement, on avait catalogué les néophytes suivant les fonctions qu'ils pourraient remplir quand ils seraient anciens soldats. Le chef de bataillon vint, à l'exercice, les examiner. Il assujettit sur un nez un peu camard, au-dessus de sa terrible moustache blanche, un garçon de presbytie, ouvrit un carnet, le feuilleta, appela : "Massenet ! Le jeune Massenet se présente. Tac tac ! Ses deux talons cliquent l'un contre l'autre, puis, avec une vibration de bois et de métal qui faisait honneur à la vigueur de ses muscles et à la rudesse de ses doigts, il présenta l'arme (cela se faisait encore en ces temps éloignés).

—Alors, c'est vous Massenet ? questionne le vieil officier avec bonhomie et l'accent du Midi, en regardant le trouper par-dessus ses verres.

—C'est moi, oui, mon commandant, dit avec le bleu.

—Ah !... (Recherches infructueuses dans le carnet.) Eh bien, voyons, Massenet.... vous êtes désigné, je crois comme élève-musicien ?

—Comme élève-musicien ?.... Pas du tout, mon commandant.

—Tiens, vous n'êtes pas élève-musicien ?.... Je croyais. Allons, voyons ! (Nouveau fourrage dans le carnet tenu à bout de bras, à la manière des presbytes.) Alors vous êtes élève-clairon ?

—Pas davantage, mon commandant.

—Comment, pas davantage, n. d. D. !... (Le vieux brave va se fâcher.) Vous dites que vous n'êtes pas élève-clairon ?

—Non, mon commandant, si ferme respectueusement, mais fermement, Massenet.

—Eh bien ! ça, par exemple !.... (Mais tout aussitôt, le chef de bataillon se rassérène.) Ah ! j'y suis.... Vous êtes élève-tambour !

—Non plus, mon commandant. Cette fois, c'en est plus que le bonhomme, n'en peut supporter. Il éclate :

—Vous n'êtes pas élève-tambour ?.... Vous en êtes bien sûr ?

—J'en suis bien sûr.

Consigné, rouge, tournant au violet, le vieux militaire plonge un regard furieux, qui veut le fouiller jusqu'à l'âme. Mais il n'y lit qu'une innocence parfaite, il n'y perçoit que le reflet d'une sincérité absolue. Et, comprenant bien que Massenet a dit vrai, qu'il ne fera ni un trombone, ni un clairon, ni un tambour, il laisse échapper :

—C'est ainsi qu'il est difficile de démêler si dans l'espece, il y a vol comme le vent la loi. Ecoutez, du reste, le témoin Carreau :

—Figurez-vous, messieurs, dit-il, que ces gens-là, c'est la plus drôle de famille.... Vous allez voir, il y a de quoi rire. Le père Blancheton était veuf et avait un fils de vingt-deux ans; c'était un vieux rigou qui avait fait une vie de polichinelle, et qui n'agissait encore pas mal, et qui ne fichait pas un sou à son fils. Alors, voilà qu'il se trouve une veuve qui avait de quoi, et sa fille; dont le père Blancheton dit à son fils : "Veux-tu nous marier ? Il y a une veuve et sa demoiselle; ça se peut." Le fils Blancheton répond qu'il veut bien, et demande à son père de le présenter promptement à la demoiselle. Pour lors, le père Blancheton lui dit : "Ah ! non, c'est pas toi qui épouses la demoiselle, c'est moi; toi, t'épouses la mère."

Ça définit un peu le fils Blancheton; mais comme la mère avait le sac, il dit : "Je veux bien." C'est bon, les deux mariages se font, si bien que voilà le père Blancheton qui se trouve devenu le gendre de son fils, qui le père avait épousé c'est la belle-fille de son fils, dont la fille devenait la belle mère de sa mère.... (Rires dans l'auditoire.)

M. LE PRÉSIDENT. — Tous ces détails sont inutiles.

Le témoin. — C'est pour vous dire la galimatias, sans compter que la vieille qui avait un mari jeune, faisait tout ce qu'il voulait, et que, pour lors, le fils Blancheton, à son tour, ne fichait plus un sou à son père qui était son gendre, et que ça faisait du chababais dans la famille.

M. le président. — Mais arrivez donc au vol.

Le témoin. — Voilà ! c'était pour vous expliquer. Pour lors, les deux ménages ont chacun un enfant, le père Blancheton une fille, et le fils un garçon, qui se trouve être le beau-frère de son grand-père, de même que le petit de son père.... (Rires dans l'auditoire.)

M. le président. — Si vous n'arrivez pas au fait, je vais vous retirer la parole.

LE TÉMOIN. — J'y suis; c'était pour que vous compreniez. Finalement qu'ils ont tous fini par se broûiller comme les menuisiers avec les nœuds de sapin, et qu'un beau jour le fils Blancheton a pincé à sa belle-mère qui était sa belle-fille, puisqu'il avait épousé la mère, et qui était devenue veuve par suite de la mort du père Blancheton, il lui a pincé les effets du défunt, vu qu'il dit qu'il est héritier de son père, et que la veuve dit que son, vu que le défunt était également le gendre de son fils, et que, par conséquent, il ne devait pas hériter; c'est donc de là qu'elle l'a accusé comme l'ayant volé; voilà l'affaire claire comme le jour et très simple.

Le tribunal a jugé que dans ces circonstances la prévention n'était pas établie, et il a acquitté Blancheton fils.

C'est ainsi que tous les degrés et tous les noms de parenté peuvent être bouleversés par des alliances à l'instar de la famille Blancheton.

Epitaphes célèbres

"La mort d'une jeune fille inspira à Jules de Rességuier cette épithame monosyllabique qui constitue en même temps un sonnet de forme impeccable :

Fort Belle, Elle Dort.

Sort Frie, Quelle Mort!

Rose Close, La Brise LA Prise.

Retenons, d'autre part, quelques épithames qu'on rencontre au cimetière du Père-Lachaise.

Le Souvenir, présent céleste, Ombre des Bleus que l'on n'a plus, Et encore un Plaisir qui reste Après tous ceux qu'on a perdus.

Attends-moi Longtemps !

Vingt-deux ans, et tu meurs, ô Mélanie !

Ci-gît X... Décédé à l'âge de 4 ans. Il avait toutes les qualités, fut un bon fils, et eût été un époux modèle.

A mon mari, E. P., propriétaire, Mort un an après notre union. Sa femme reconnaissante.

On peut lire aussi dans le cimetière de Nîmes :

Ci-gît L. D... Il demande pardon à sa première femme de s'être marié.

Dans un cimetière du Mans :

Ci-gît ma sœur, ci-gît ma mère, Ci-gît ma femme et son mari, Ci-gît mon fils, ci-gît mon père, Ci-gît ma tante, et moi aussi !

"Dans le cimetière de Francfort, sur la tombe d'un charretier écrasé sous son tombereau :

"Le chemin de l'Eternité n'est vraiment pas si long. Hermann Schultz, parti à sept heures, est arrivé à huit !

"Les affaires sont les affaires", comme dit Octave Mirbeau. Et certains commerçants ne perdent aucune occasion de publicité pour leur entreprise. Voici l'épithame réclame que ne craignent pas de graver un marbrier sur le tombeau de sa femme :

Ci-gît Jeanne Faber Femme de Thomas Faber Marbrier !!!

Ce monument fut érigé par son époux en hommage à sa mémoire

—Ça, n. d. D.... ! c'est épatant !... Massenet.... Massenet.... il me semblait pourtant bien que ce nom-là se rapportait à la musique.

Une Parenté Entortillée.

Si la famille Blancheton avait un notaire, ce qui est bien improbable, cet officier ministériel aurait quelques difficultés le jour où il lui faudrait régler des intérêts de parenté; le diable s'emballe, lui-même, ne pourrait pas se retrouver dans l'imbroglio né d'une double union, et serait obligé de dire au membre de la famille qui s'adresserait à lui :

—Numérotez les parents pour que je les reconnaisse."

C'est ainsi qu'il est difficile de démêler si dans l'espece, il y a vol comme le vent la loi. Ecoutez, du reste, le témoin Carreau :

—Figurez-vous, messieurs, dit-il, que ces gens-là, c'est la plus drôle de famille.... Vous allez voir, il y a de quoi rire. Le père Blancheton était veuf et avait un fils de vingt-deux ans; c'était un vieux rigou qui avait fait une vie de polichinelle, et qui n'agissait encore pas mal, et qui ne fichait pas un sou à son fils. Alors, voilà qu'il se trouve une veuve qui avait de quoi, et sa fille; dont le père Blancheton dit à son fils : "Veux-tu nous marier ? Il y a une veuve et sa demoiselle; ça se peut." Le fils Blancheton répond qu'il veut bien, et demande à son père de le présenter promptement à la demoiselle. Pour lors, le père Blancheton lui dit : "Ah ! non, c'est pas toi qui épouses la demoiselle, c'est moi; toi, t'épouses la mère."

Ça définit un peu le fils Blancheton; mais comme la mère avait le sac, il dit : "Je veux bien." C'est bon, les deux mariages se font, si bien que voilà le père Blancheton qui se trouve devenu le gendre de son fils, qui le père avait épousé c'est la belle-fille de son fils, dont la fille devenait la belle mère de sa mère.... (Rires dans l'auditoire.)

M. LE PRÉSIDENT. — Tous ces détails sont inutiles.

Le témoin. — C'est pour vous dire la galimatias, sans compter que la vieille qui avait un mari jeune, faisait tout ce qu'il voulait, et que, pour lors, le fils Blancheton, à son tour, ne fichait plus un sou à son père qui était son gendre, et que ça faisait du chababais dans la famille.

M. le président. — Mais arrivez donc au vol.

Le témoin. — Voilà ! c'était pour vous expliquer. Pour lors, les deux ménages ont chacun un enfant, le père Blancheton une fille, et le fils un garçon, qui se trouve être le beau-frère de son grand-père, de même que le petit de son père.... (Rires dans l'auditoire.)

M. le président. — Si vous n'arrivez pas au fait, je vais vous retirer la parole.

LE TÉMOIN. — J'y suis; c'était pour que vous compreniez. Finalement qu'ils ont tous fini par se broûiller comme les menuisiers avec les nœuds de sapin, et qu'un beau jour le fils Blancheton a pincé à sa belle-mère qui était sa belle-fille, puisqu'il avait épousé la mère, et qui était devenue veuve par suite de la mort du père Blancheton, il lui a pincé les effets du défunt, vu qu'il dit qu'il est héritier de son père, et que la veuve dit que son, vu que le défunt était également le gendre de son fils, et que, par conséquent, il ne devait pas hériter; c'est donc de là qu'elle l'a accusé comme l'ayant volé; voilà l'affaire claire comme le jour et très simple.

Le tribunal a jugé que dans ces circonstances la prévention n'était pas établie, et il a acquitté Blancheton fils.

C'est ainsi que tous les degrés et tous les noms de parenté peuvent être bouleversés par des alliances à l'instar de la famille Blancheton.

A propos du ruban rouge

Murger et un ami étaient en villégiature quelque part dans la Creuse. Murger s'essayait bravement à la pêche aux grenouilles sans en prendre une seule, malgré les appétissants asticoques que, tenace, il accrochait à son hameçon.

—Vous n'obtiendrez ainsi aucun résultat, lui dit son ami; pour prendre des grenouilles, il faut un appât écraie. Je vais aller chercher un bout de chiffon rouge.

—Inutile de vous déranger, répondit Murger, j'ai ce qu'il faut. Et, tirant le ruban de la Légion d'honneur qui ornait sa boutonnière, il l'amorça à sa ligne en ajoutant :

—Elles y mordent ! tout le monde mord à ça....

Nettoyer et vidier les soles. Enlever la peau du dos, gratter celle du ventre, les ébarber, les rouler dans la farine et les jeter dans la friture bouillante; les retirer lorsqu'ils sont d'une belle couleur dorée, les saler et les servir avec du persil frit et des quartiers de citron.

Entremets russe.

Pour utiliser une brioche en couronne rissée. Couper la brioche en tranches, faire dorer ces tranches dans du beurre chaud, les recouvrir d'un côté, au fur et à mesure, de confiture d'abricot; reformer la couronne, en rapprochant les tranches dans un plat allant au feu.

D'autre part, mélanger un verre et demi de lait, 4 jaunes d'œufs, une cuillerée à bouche de rhum; mettre cette crème non cuite au milieu de la couronne, faire prendre au four un quart d'heure; servir chaud.

L'histoire d'un blason

Il y avait en Angleterre, dans le château des Fitz-Gérald, ducs de Leinster, un grand singe de la race des chimpanzés, qui, à la naissance du fils unique et longtemps désiré du duc régnant, se prit d'une extraordinaire affection pour le nouveau né. Il le caressait, le soignait comme une nourrice, et allait le bercer quand l'entendant pleurer. Le petit Fitz-Gérald grandit et le singe devint son meilleur ami. Ils étaient inséparables. L'animal obéissait à son maître comme un chien, l'aimait par ses grimaces et ses bonds, sautait sur les épaules, se posait sur le cou, se penchait sur le duc, etc. Il était aussi institué son défenseur. Quand l'enfant commettait quelque faute et se voyait menacé d'une punition, il n'avait qu'à se réfugier auprès de son protecteur à quatre mains et à lui dire : "J'éfends-moi." Aussitôt celui-ci se mettait en si agressive posture que personne n'osa l'approcher. Mais voilà qu'une nuit le feu prit au château. Quand on s'en aperçut, les flammes avaient déjà gagné la partie habitée et faisaient de effroyables progrès. Au son de la cloche d'alarme, les habitants du pays accoururent, virent au secours de leurs châtellains. Ils s'agrippèrent d'abord à l'échelle, se précipitèrent dans sa chambre. L'enfant n'y trouva que la malheureuse mère étendue sans connaissance auprès du petit lit vide. Les uns s'appliquèrent à la ramener, les autres se mirent à la recherche de son fils. En vain, les paysans déploient tout leur courage, toute leur intrépidité, ils ne peuvent ni entraver le feu, ni retrouver leur jeune maître, et le château s'écroule, ensevelissant, croient-ils, le dernier descendant des Fitz-Gérald. Chacun se livrait au plus violent désespoir, lorsqu'un cri se fait entendre soudain, et l'on aperçoit, avec quelle stupefaction ! le chimpanzé tenu dans ses bras le jeune duc sain et saut.

Voici ce qu'il s'était passé. L'animal avait vu les premières larmes de l'incendie. Alors, courant dans la chambre de l'enfant endormi, il l'avait enlevé et transporté, de toit en toit, d'arbre en arbre, du côté opposé au feu, jusqu'à ce qu'il l'eût déposé à l'abri de tout danger. Maintenant il le rapportait. Depuis ce mémorable événement, le singe tient la première place dans l'écusson des ducs de Leinster.

PETITE FABLE.

Petite fable en prose qui, pour quelques esprits malavisés, pourrait présenter un certain caractère d'actualité :

Un jour, un Cosaque, étant surpris par un orage, se mit à implorer saint Nicolas : "Saint Nicolas, grand saint Nicolas, mon doux patron, je t'offrirai en cierges le produit de la vente du cheval qui me porte." — Le grand saint Nicolas, datté d'une offre si généreuse, écarta la foudre de la tête du cavalier qui arriva sain et sauf à destination.

Le lendemain, le Cosaque se rendit au marché avec un coq sous le bras et son cheval en laisse.

—Hé, Cosaque, qu'as-tu à vendre ? lui demanda-t-on.

—Un coq et un cheval, répondit-il, mais je ne vends pas l'un sans l'autre. Je veux de mon coq deux cents roubles (soixante cents francs environ) et trente kopecks (trois francs cinquante) de mon cheval.

Il se trouva un amateur qui accepta ce marché singulier et le Cosaque, fidèle à son vœu, alla allumer pour trente kopecks de cierges devant l'image de saint Nicolas.

CUISINE.

Soles frites.

Nettoyer et vidier les soles. Enlever la peau du dos, gratter celle du ventre, les ébarber, les rouler dans la farine et les jeter dans la friture bouillante; les retirer lorsqu'ils sont d'une belle couleur dorée, les saler et les servir avec du persil frit et des quartiers de citron.

Laitnes au jus.

Après les avoir blanchies, les mettre dans une sauteuse avec du jus de viande, les faire mijoter doucement pendant une heure environ, après les avoir assaisonnées de bon goût.

Entremets russe.

Pour utiliser une brioche en couronne rissée. Couper la brioche en tranches, faire dorer ces tranches dans du beurre chaud, les recouvrir d'un côté, au fur et à mesure, de confiture d'abricot; reformer la couronne, en rapprochant les tranches dans un plat allant au feu.

D'autre part, mélanger un verre et demi de lait, 4 jaunes d'œufs, une cuillerée à bouche de rhum; mettre cette crème non cuite au milieu de la couronne, faire prendre au four un quart d'heure; servir chaud.

Entremets russe.

Pour utiliser une brioche en couronne rissée. Couper la brioche en tranches, faire dorer ces tranches dans du beurre chaud, les recouvrir d'un côté, au fur et à mesure, de confiture d'abricot; reformer la couronne, en rapprochant les tranches dans un plat allant au feu.

D'autre part, mélanger un verre et demi de lait, 4 jaunes d'œufs, une cuillerée à bouche de rhum; mettre cette crème non cuite au milieu de la couronne, faire prendre au four un quart d'heure; servir chaud.

Entremets russe.

Pour utiliser une brioche en couronne rissée. Couper la brioche en tranches, faire dorer ces tranches dans du beurre chaud, les recouvrir d'un côté, au fur et à mesure, de confiture d'abricot; reformer la couronne, en rapprochant les tranches dans un plat allant au feu.

D'autre part, mélanger un verre et demi de lait, 4 jaunes d'œufs, une cuillerée à bouche de rhum; mettre cette crème non cuite au milieu de la couronne, faire prendre au four un quart d'heure; servir chaud.

Entremets russe.

Pour utiliser une brioche en couronne rissée. Couper la brioche en tranches, faire dorer ces tranches dans du beurre chaud, les recouvrir d'un côté, au fur et à mesure, de confiture d'abricot; reformer la couronne, en rapprochant les tranches dans un plat allant au feu.

D'autre part, mélanger un verre et demi de lait, 4 jaunes d'œufs, une cuillerée à bouche de rhum; mettre cette crème non cuite au milieu de la couronne, faire prendre au four un quart d'heure; servir chaud.

Entremets russe.

Pour utiliser une brioche en couronne rissée. Couper la brioche en tranches, faire dorer ces tranches dans du beurre chaud, les recouvrir d'un côté, au fur et à mesure, de confiture d'abricot; reformer la couronne, en rapprochant les tranches dans un plat allant au feu.

D'autre part, mélanger un verre et demi de lait, 4 jaunes d'œufs, une cuillerée à bouche de rhum; mettre cette crème non cuite au milieu de la couronne, faire prendre au four un quart d'heure; servir chaud.

Entremets russe.

Pour utiliser une brioche en couronne rissée. Couper la brioche en tranches, faire dorer ces tranches dans du beurre chaud, les recouvrir d'un côté, au fur et à mesure, de confiture d'abricot; reformer la couronne, en rapprochant les tranches dans un plat allant au feu.

D'autre part, mélanger un verre et demi de lait, 4 jaunes d'œufs, une cuillerée à bouche de rhum; mettre cette crème non cuite au milieu de la couronne, faire prendre au four un quart d'heure; servir chaud.